

Alain Gurly

Contes et récits Cévenols

Tirés de l'Histoire des Cévennes

Nouvelles

Réédition du livre intitulé « Voyage avec une âme à travers la Cévenne »(2013)

2019

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc
- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 – Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir :

Les enquêtes de Phino le Berger :

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir.(2008-Ecrits d'Oc)
- « L'affaire de la Fête aux Champignons » (2010 – Bérrouille AutoÉdition)
- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)
- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011)
- La malédiction du mas des Brusses (2012)

Poésie :

Sociétaire de la Société des Poètes Français

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

ISBN : 9781081126230

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^{ème} et 3^{ème}alinéa), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit ou ayant cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

« ...l'écrivain se doit à ce qui a disparu, l'écriture étant plus encore que l'art du légiste ou celui du cinéaste, le seul lieu où donner la parole aux disparus, c'est-à-dire leur rendre justice. »

(Ma vie parmi les ombres – Richard Millet)

PROLOGUE EN GUISE DE DEDICACE

Toutes les histoires que vous allez lire, je les connaissais pour la plupart avant, bien avant de les écrire. Et celles que j'ai apprises récemment ne m'ont pas déçu, ne m'ont pas « dépaycé ».

Lorsque je parcours les sentiers de mes vieux serres et le sentier parallèle de mes souvenirs, j'y retrouve toujours les mêmes racines de ce terroir cévenol millénaire. Et c'est la même chose qui revient dans les aléas de l'histoire de la Cévenne.

Que la chose se passe il y a mille ans ou cinquante années, ses ressorts, ses rouages, ses engrenages mentaux n'ont jamais changé. Fidèles à ce sol qui les a générés, ils continuent à régir l'âme des cévenols de la même façon.

L'empreinte rude et belle du terroir forge avec rapidité la même âme pour ceux qui y sont nés comme pour ceux qui sont venus s'y plonger. Ce n'est l'affaire que de quelques années... Ceux qui ne supportent pas ce façonnage s'en vont, et c'est bien ainsi.

Après, néo cévenols ou vieux cévenols, peu importe, le pays a gravé sa même marque d'origine. S'il y a au monde un sol qui imprime son empreinte, son label, dans toutes les âmes, c'est bien ce terroir cévenol. C'est bien la Cévenne, que je m'obstinerai toujours à singulariser à la

suite d'Yves Hours. Il existe en effet d'innombrables Cévennes géographiques, lorsqu'on ne fait que traverser des espaces « à dos d'âne » ou en voiture, ou même à pied.

Mais il n'y a qu'une seule Cévenne dans les esprits, une seule et indivisible Cévenne, comme le cœur d'une mère « dont chacun a sa part et tous l'ont tout entier. »

Cela, j'ai essayé de le transcrire dans un sonnet ; c'est peut-être plus facile à concevoir en poésie :

*Je suis enraciné dans ce sol, cette terre,
Dans les bancels, les murs et les vieilles forêts,
J'ai les deux pieds enfouis aux tréfonds des guérets
Et mon cœur se suspend aux branches des clairières.*

*Quand le vent du marin remonte dans les serres
Ou que le vent du Nord fait ployer les genêts,
Que le soleil recuit ou la lauze ou le grès,
Je ressens l'amitié qui s'exhale des pierres.*

*Je sens que les échos se parlent par ma voix,
Je sens que les échos s'entretiennent de moi,
Et la boue des sentiers apaise mes chagrins...*

*Je me sens un rameau de ces arbres vivaces,
Une goutte de l'eau qui ruisselle aux chemins,
Et mon âme se fond dans cet immense espace...*

Tout homme qui gravit un serre dans une belle soirée d'automne pour se retrouver tout seul dans les sommets déserts de l'antique Cévenne, et y rester, jusqu'à ce que tombe la nuit, la tête dans les rêves et les étoiles, ne redescendra jamais tout à fait le même.

Et s'il y reste très longtemps, comme le berger d'une de mes histoires, alors les montagnes, les vents, les *valats*, les sources, lui apporteront pour toujours l'apaisement de l'esprit et la paix de l'âme.

C'est pourquoi j'ai voulu écrire ce recueil de nouvelles dont le cheminement suit cette âme à la trace dans l'histoire de ces serres.

C'est, en somme, l'essence de tout ce que j'ai toujours senti sur ce pays qui reste à jamais mon pays natal. Et je ne saurai jamais réellement si j'ai su faire passer ce sentiment chez d'autres personnes.

Je dédie ce livre à tous ceux qui, comme moi, ont rencontré un jour l'âme sereine, paisible et authentiquement humaine de la Cévenne. Ils savent alors, comme je le sais depuis longtemps, que tout le reste n'est que vanité.

LES HOMMES DE LA LÈPRE
(Les lépreux de La Périère)

Haut Moyen Âge (vers 1100)

En hommage au village défunt de Mérières

*Frère, ne t'en va pas si loin
D'un peu d'aide j'ai grand besoin
Quoi qu'il advienne.
Je ne sais où va mon chemin
Mais je me sens mieux quand ta main
Serre la mienne.*

On était en juillet, un soleil de feu tombait d'aplomb sur les serres et les pinèdes où grésillait le chant lancinant des cigales. Sous la treille de clinton, les larges feuilles de la vigne ancestrale procuraient heureusement une ombre épaisse à défaut d'être fraîche...

Le couple de papés, que je visitais ce jour-là au hasard de mes pérégrinations dans les hautes Cévennes, m'avait offert de partager avec eux du lait caillé de leurs chèvres, sorti tout frais de la chambrette obscure où il macérait depuis le matin.

Nous avons dégusté cette caillée légèrement saupoudrée de sucre, tout en devisant de choses et d'autres, lorsque je demandai, en désignant du doigt quelques mesures écroulées sur le serre d'en face :

— Ce hameau démoli que l'on voit là-bas, c'est La Périère ?

— Ah ! Oui ! C'est bien La Périère, monsieur, me répondit la mamé. Enfin, c'était La Périère ! Parce qu'il y a cent cinquante ans que ces mas ont été abandonnés... Et d'un seul coup ! Il ne reste plus rien que des vestiges de murs, des fondations de cabanes, et des traces sur les dalles de schiste gris.

Je fronçai les sourcils, perplexe.

— D'un seul coup ? Et pourquoi cela ? questionnais-je innocemment.

La réponse fusa instantanément.

— La mine ! Monsieur ! Ils sont tous partis s'embaucher à la compagnie des mines de La Grand Combe. C'était une vie bien meilleure, vous savez ? On était bien payé et le travail n'était guère plus dur qu'au mas !

Je hochai la tête pour signifier ma compréhension. Puis je repris :

— On m'a dit que, là-bas, il y avait sous la barre qui forme l'assise du village, une grotte naturelle où coule un filet d'eau de source... C'est vrai, cela ? Parce que, si c'est vrai, j'ai bien l'intention d'aller y voir de plus près un de ces jours.

— C'est vrai ! déclara avec force le papé. Bien sûr que c'est vrai ! Cette grotte s'appelle la Grotte aux Lépreux.

Je levai un regard étonné.

— Ah oui ! s'exclama la mamé, venant en renfort à son mari, elle a été célèbre ici, cette grotte, vous pouvez me croire. Tout le monde connaissait autrefois la légende de la grotte aux Lépreux de

La Périère ! Enfin, on dit que c'est une légende, mais on ne peut pas être sûr. C'est tellement vieux, tout ça !

Je poussai une exclamation intéressée :

— Ah ! Ah ! Mais je serais curieux de connaître cette histoire !

— Pas possible ! Personne ne vous a jamais raconté la légende de la grotte aux Lépreux de La Périère ?

— Jamais !

— C'est vrai ! dit la mamé en parlant à son époux, plus personne ne connaît ces choses-là, maintenant !

— Mais vous, vous la connaissez ? insistai-je.

— Bien sûr ! dit la mamé. Tenez ! Prenez donc un peu plus de caillé et on va vous raconter cette histoire qui est peut-être une légende.

Elle m'en resservit une louchée et c'est ainsi qu'un après-midi d'été, sous une vieille treille de *clinton*, en plein cœur des Cévennes, ce couple de papés me détailla le vieux conte de la grotte aux lépreux du mas de La Périère.

comme mon mari, dit la mamé en souriant. Il s'est mis à prêcher la Croisade dans notre région.

— Oui, répondis-je aussitôt, pas fâché de montrer mon érudition. C'était Urbain II, qui prêcha la Croisade pour la première fois, à Clermond-Ferrand. Il y a eu bien plus tard un autre pape Urbain, Urbain V de Grimoard, qui favorisa une autre Croisade. Ce dernier était né à Grizac, pas très loin d'ici à vol d'oiseau...

— Peu importe ! me coupa le papé, impatienté par mon verbiage historique, peu importe le numéro de l'Urbain en question. C'est comme moi : mon papé s'appelait Urbain, mon père Urbain. Je suis Urbain III, quoi !

La mamé riait silencieusement. Elle reprit :

— Bref, c'était un pape Urbain, vers 1100, et ça suffit pour comprendre de quoi il s'agit ! Comme moi, je sais à quel Urbain j'ai à faire !

Et elle jeta un coup d'œil sévère à son époux qui haussa les épaules.

— A cette époque, il paraît que le hameau de La Périère existait déjà. Il y avait, dit-on, une bonne vingtaine de familles qui vivait là, sous l'autorité du seigneur du lieu. C'est un bon emplacement, vous comprenez. Il y a de l'eau partout. Des sources et des puits... C'est rare ici. C'est au soleil presque tout le jour, les *faïsses* sont bien exposées...

— C'étaient les Barons de La Périère ?

— C'est ça, voilà ! A cette époque, la légende rapporte qu'il y avait le Baron Raymond de La Périère, et les deux fils qu'il avait eus de Dame Mahaut. La dame perdit la vie en accouchant de son second garçon, le Baron Thibault...

Et le Baron Raymond se retrouva veuf, assez jeune. On dit qu'il en mourut de chagrin, mais d'autres prétendent qu'il mourut d'un « *flux de ventre ou d'un caillou qui se mit dans son uretère* »...

En tout cas, la Baronnie, qui dépendait des Évêques du Gévaudan, échut à deux jeunes adolescents, Arnault et Thibault de La Périère.

— Au fait, demandai-je, votre légende dit-elle d'où vient ce nom bizarre de La Périère ?

— Certes ! s'exclama la mamé. Cela, c'est le curé qui nous l'a dit, un jour qu'il était en veine de confiance. C'est un curieux et avec notre pasteur, ce sont des érudits, ils sont toujours en train de fouiller les archives des mairies ! Alors, je vous explique. Il paraît qu'en latin, autrefois, un sanglier, ça s'appelait « *aper* » ! Et des sangliers, ici, ce n'est pas ce qui manque. D'ailleurs, les armoiries des La Périère portent un sanglier noir. Je vous expliquerai plus tard... Donc, il semble qu'on ait dit d'abord « *l'apérière* », ce qui signifiait un coin à sangliers, puis au fil des siècles c'est devenu « La

Périère ». Voilà l'explication ! Mais revenons à nos jeunes barons.

Arnault, l'aîné, avait dix-sept ans à la mort de son père. Il était plutôt grand pour son âge, et pour cette époque, où les hommes restaient souvent de petite taille. Thibault, de deux ans son cadet, était lui plus trapu, large d'épaules, mais moins grand. Ils avaient tous les deux hérité des cheveux noirs et raides de leur père, le Baron Raymond. Mais si Arnault arborait deux yeux noirs, leur mère avait transmis ses yeux bleus au cadet.

Les deux frères étaient très liés. Ils avaient grandi ensemble dans cette tenure exigüe de La Périère, qui pourtant avait été érigée en Baronnie par les évêques de Mende et du Gévaudan, probablement pour des raisons politiques, afin de faire pièce aux puissants seigneurs d'Alès et d'Anduze.

Le domaine de La Périère tenait tout le versant du serre qui nous fait face, monsieur. Y compris les quelques mas isolés situés en contrebas, mais aussi jusqu'à la crête où pousse la lande à genêts. Ils sont tous démolis de nos jours, les restes les plus évidents sont ceux du moulin, au bord du ruisseau. Vous y verrez des morceaux de la meule dormante, si les ronces n'ont pas tout envahi. On y faisait sans doute de la farine de blé dur, et de la farine de châtaigne.

A cette époque, le châtaignier, qui représente une espèce autochtone dans les Cévennes, depuis des ères reculées, était devenu depuis quelques décennies un arbre cultivé pour ses fruits et son bois. Cela avait été le fait de la minuscule abbaye bénédictine implantée à La Périère par les évêques du Gévaudan afin d'assurer une mainmise religieuse autant que politique sur ce fief qui limitait au Nord les ambitions terriennes de Raimond Pelet, Seigneur d'Alès.

On avait donc fait venir en ces lieux retirés des Cévennes quatre ou cinq moines bénédictins issus de l'ordre Clunisien. Ils y étaient venus certainement depuis la petite abbaye bénédictine de Cendras, à côté d'Alès. Ils y demeuraient à vie et c'est à eux que l'on doit probablement la mise en exploitation régulière de la Châtaigneraie originelle, le défrichement de la forêt, ainsi que les premiers *bancels* cultivés.

— Cependant, dis-je à la mamé qui reprenait son souffle, il n’y a plus aucune trace de cette abbaye ?

— Non, monsieur ! s’exclama le papé, coupant la parole à son épouse. Les guerres de religion sont aussi passées par là ! Tout a brûlé : le petit monastère et son cloître ainsi que la minuscule chapelle attenante... Si vous allez là-bas un jour, montez sur le rocher proche du village. Vous y verrez encore les traces des anciennes fondations profondément creusées dans le roc, sur le versant Ouest. Et, du côté Est, vous pourrez voir les fondations du Château. Enfin ! Château ! C’est beaucoup dire ! Ce n’était pas un grand château. C’était une espèce de grande maison fortifiée avec

des murs épais en pierre de taille. On l'avait fait venir de loin –au moins cinq lieues, de Blannaves sûrement- sur des chariots bâchés, cette pierre de grès que l'on ne trouve pas sur place. Parce que, dans notre coin, vous savez, il n'y a que des lauzes. C'est valable surtout pour les toitures, mais pour les murs, ce n'est pas terrible !

— Quoi qu'il en soit, continua précipitamment le papé avant que son épouse ne reprenne la parole, ces deux garçons vécurent là, dans cette vaste demeure environnée de mas de paysans, qui n'étaient peut-être même bâtis qu'avec du bois. Les mas en pierre, c'est venu sûrement plus tard. A l'époque, notre érudit de pasteur pense que c'était des cabanes, des huttes avec des toits en terre... C'est possible, mais on est sûr qu'il y en avait tout de même une vingtaine. Une vingtaine de familles vivaient là. Les seigneurs vivaient dans une demeure de pierre, mais d'une façon aussi rustique que les paysans, c'est sûr. Dans un fief aussi éloigné du monde, des grandes routes et des puissants seigneurs, les hobereaux de cette époque ne se distinguaient guère de leurs paysans et de leurs métayers et ils étaient proches d'eux. Sans doute, ils logeaient au « Château », ils étaient mieux nourris, mieux vêtus, plus chaudement l'hiver. Le nom de Pelet, qui fut courant à ce moment-là ne désignait que rarement un pauvre paysan. Car un Pelet ou Pellet, c'était un homme qui portait une peau, c'est-à-dire qu'il pouvait mettre fourrure sur son échine l'hiver, afin d'avoir chaud. C'était un signe de richesse !

Les deux garçons avaient reçu, bien sûr, les leçons des moines bénédictins qui résidaient dans le petit monastère proche. Ils savaient lire, écrire, et comprenaient vaguement quelques rudiments de latin et de grec...

Les seigneurs de La Périère possédaient aussi quelques chevaux, une vraie fortune de ce temps. Ils avaient évidemment des armes : des épées, des hauberts, des casques, des écus... Le baron Raymond employait un maître d'armes en la personne du forgeron. Dans le haut Moyen-âge, celui-ci était un personnage indispensable : son savoir-faire avait une réputation presque magique.

Comme tous les jeunes seigneurs, ils s'étaient exercés à manier les armes quotidiennement. Mais ils savaient aussi manier la fourche des fenaisons et la hache des défricheurs. Sous la houlette des moines, ils emmenaient leurs paysans coloniser de vastes clairières, où seraient cultivés seigle et blé dur, où iraient pâturer les troupeaux de brebis, chèvres et porcs...

En fait, monsieur, il faut bien comprendre que les jeunes barons héritaient d'un fief qui n'était guère étendu.

Les possessions des Évêques du Gévaudan le bornaient au

Nord, au sud c'était celles des Pelet d'Alès, à l'Est et l'Ouest se trouvaient les terres des seigneurs d'Anduze, qui tenaient aussi à cette époque le château de Portes.

Les Barons de La Périère n'étaient donc que des hobereaux dont le domaine ne mesurait pas plus de quelques dizaines de kilomètres carrés de montagne, où l'habitat de huttes précaires se dispersait dans les serres et les valats.

Autour du château se pressaient, accolées les unes aux autres, les habitations du village. La plupart n'étaient que des cabanes de bois couvertes de terre et de chaume, qui pouvaient comporter quelquefois deux ou trois pièces avec une écurie attenante.

Les ouvertures n'avaient pas de fenêtres, elles étaient seulement munies de volets en bois. Quelques très rares bâtisses étaient construites en pierre. Le « château » lui-même n'avait été construit en pierre que depuis six décennies. Auparavant, à part le bastion central, tout était en bois...

Les maisons en pierre du mas, que vous ne trouverez plus que démolies de nos jours n'ont pas plus de deux siècles d'existence !

Les Barons de ce modeste domaine ne faisaient pas partie des nobles fortunés. Leurs revenus ne le leur permettaient pas. Aucun péage lucratif sur leur territoire, aucune route de pèlerinage favorisant le passage et le commerce, aucune industrie, ni de ferronnerie, ni de tissage. Rien de tout cela, sinon une honnête agriculture vivrière.

Ce fief, à dire vrai, subsistait uniquement parce qu'il arrangeait les intérêts politiques des hauts seigneurs qui le cernaient de toutes parts.

Il constituait un tampon commode entre les convoitises territoriales de chacun d'eux, à cette époque où la richesse venait exclusivement de la possession du sol.

Les barons de La Périère devaient déployer des trésors de diplomatie pour louvoyer entre leurs redoutables voisins.

Combien de familles vivaient là ... ? C'est difficile à dire. Entre quinze et trente, guère plus... Avec les nombreux enfants de cette époque, peut-être pouvait-on décompter cent cinquante âmes dans le village et ses alentours proches.

Mais c'était bien le maximum...

Devenu Seigneur de La Périère à dix-sept ans, par droit d'aînesse, Arnault avait fait immédiatement de son frère son bras droit.

A peine Raymond enseveli auprès de Dame Mahaut son épouse, dans une tombe creusée à même le roc dans la crypte, sous l'autel de l'antique chapelle, le jeune homme avait immédiatement pris les rênes du fief. Puis il s'était fait confirmer dans son rang et son rôle en se rendant à Mende prêter serment à son suzerain l'évêque Aldebert I de Peyre.

Ce long voyage indispensable le tint éloigné de ses terres plusieurs mois, durant lesquels son jeune frère joua le rôle du Seigneur avec une maturité rare chez un adolescent de son âge.

* * *

— Mon frère, dit Arnault en revenant de Mende, lorsqu'ils se retrouvèrent au soir dans la grande salle du château, je vois que tu as sagement fait et agi en mon absence. Et je t'en sais gré.

Demande-moi ce que tu voudras que je puisse te donner et tu l'obtiendras immédiatement.

— Arnault, rien ne veux, si ce n'est continuer à apprendre le maniement des armes, devenir bon chevalier et défendre le fief avec nos bonnes gens !

Arnault le regarda avec sympathie, en souriant.

Il n'ignorait pas les vertus guerrières de son cadet, ni que le métier des armes lui plaisait plus que tout. Il considéra les yeux d'un bleu pâle, la tête ronde de Thibault, plantée sur un cou épais, ses larges épaules, les jambes trapues et musclées...

— Pardieu ! dit-il, tu as raison, mon frère. Tu es fait pour être chevalier. Tu seras l'étendard de notre famille, le garant du blason de notre fief. Tout ce que nous avons ici est à toi en matière de chevaux, d'armes, de construction de murailles... C'est toi qui dirigeras tout cela. Tu organiseras avec nos paysans une troupe de défenseurs qui sera le rempart de La Périère contre les malandrins et fera respecter nos armoiries. Je te donne tout cela, Thibault, hormis toutefois, ajouta l'aîné en souriant, mes propres armes et mon propre cheval !

— Je ne t'en demande pas tant, mon frère ! s'écria Thibault, ravi. Je ferai scrupuleusement tout ce que tu me demandes. Cependant, il me faut deux choses de plus...

Arnault le regarda.

— D'abord, j'aimerais libérer Aymard, le fils du forgeron Arthaud, de ses tâches fermières pour en faire mon valet d'armes. Il est sans peur et valeureux. Il me secondera dans l'organisation de notre petite troupe. Ensuite, je voudrais que vienne céans un maître d'armes de renom, car Aymard, comme toi ou moi savons désormais tout ce qu'Arthaud a pu nous apprendre.

Arnault posa ses mains sur les épaules de son frère.

— Accordé ! dit-il. Je vais faire mander un messenger à mon suzerain Aldebert, évêque de Mende, afin qu'il nous procure ce maître d'armes. Il ne doit pas en manquer à son entour.

Pour ma part, tu sais bien que je préfère m'occuper de gérer nos biens, régler les cultures et les pâturages, asséoir l'assiette des taxes et des redevances équitablement, enfin, et peut-être surtout, négocier diplomatiquement pour pouvoir préserver notre indépendance vis-à-vis de nos puissants voisins !

— Tu as toujours été un fin renard, mon frère ! Moi pas ! Tout ce verbiage, toute cette paperasse m'ennuient fort et je te laisse cela bien volontiers. Tu t'en dépêtreras bien mieux que je ne saurai jamais le faire... Et puis, Frère Thomas de Revel sera pour toi un avisé et sage conseiller. Dieu le veut, Arnault !

Et les deux frères éclatèrent de rire d'un commun accord.

Frère Thomas de Revel était le Père Prieur de la Communauté des cinq moines bénédictins qui occupaient présentement le monastère. Il avait été leur maître d'étude et leur mentor spirituel pendant toute leur prime enfance. C'est lui, avec Frère Jean des Essarts, qui leur avait appris à lire, à compter, à écrire en français, quelque peu en latin...

Mais, si Arnault avait pris plaisir à ces études, Thibault les acceptait avec grande impatience et seulement parce que son père l'exigeait.

D'ailleurs, lorsqu'ils étaient enfants, ils demandaient souvent au Père Thomas pourquoi ils étaient tenus d'étudier tout cela et

rester enfermés, au lieu de se livrer à leurs jeux champêtres et guerriers. Ce à quoi le Prieur répondait invariablement :

— Deus Vult ! Mon fils ! Dieu le veut !

Et, si Arnault se contentait de cette réponse catégorique et lapidaire, Thibault rétorquait souvent :

— Et pourquoi Dieu le veut, mon Père ?

— Parce que, répondait aussitôt le bon Prieur, Dieu sait tout et l'homme ne sait rien.

Cette nouvelle affirmation péremptoire n'entamait en rien les convictions du jeune Thibault qui n'obéissait au Prieur que parce qu'il savait bien que le Baron Raymond son père trouverait, lui, d'autres arguments plus convaincants.

« Dieu le veut ! » était donc devenu pour les deux frères une espèce de mot de passe de connivence qui déclenchait chez eux immédiatement un fou rire, en pensant à Thomas le Prieur. Arnault répéta donc avec componction :

— Deus Vult ! Mon frère !

C'est ainsi que la vie s'organisa au Château de La Périère. Arnault gérait le domaine avec une grande sagesse pour un si jeune homme...

Il est vrai, monsieur, remarqua le papé, qu'à cette époque, on était adulte très tôt, et on était vieux de même...

Mais enfin, la légende prétend que, sous la direction d'Arnault « *nulle male affaire advint* » et le jeune seigneur évita autant qu'il le put, en cette ère troublée, les guerres et les famines.

Les paysans, les fermiers, les tenanciers et même les quelques rares serfs attachés à la glèbe qui subsistaient encore, adoraient ce jeune seigneur. Ce dernier en effet ne dédaignait jamais de venir aider aux cueillettes, aux moissons, à la fenaison. Arnault de la Périère ramena à l'étable plus d'une fois les troupeaux de ses fermiers, secondé par ses deux chiens.

L'un, Brillant, était un lévrier que son père avait eu un jour la fantaisie –et l'occasion- d'offrir à son épouse Mahaut. Il avait fait venir de loin cette bête exotique à poils longs, haute sur patte et l'avait payée fort cher. Plus tard, après avoir constaté que ce chien n'était pas un animal de compagnie, il n'avait jamais pu en faire un chien de berger convenable malgré ses efforts. Cependant, le lévrier avait d'autres qualités qui le faisaient aimer d'Arnault. L'animal lui vouait une fidélité à toute épreuve et possédait un courage phénoménal. Le chien n'hésitait pas à s'attaquer à plus fort que lui. Sa rapidité à la course et ses mâchoires de fer avaient plus d'une fois démontré leur efficacité devant les sangliers, mais aussi les loups !

Quant à l'autre chien, animal sans race bien définie, c'était un chien de berger exemplaire. Il s'appelait Olifant et vouait à son maître une adoration sans borne.

Arnault parcourait son modeste domaine précédé ou suivi de ses bêtes depuis l'aube jusqu'au crépuscule, veillant à tout, surveillant tout, organisant les pâturages des troupeaux, l'exploitation des châtaigniers, les cultures, et les travaux de défrichement de la forêt, qui permettaient de gagner chaque année de nouvelles clairières cultivables. Et le soir, auprès de la vaste cheminée, dans la grande salle du Château, Arnault mettait au clair ses livres de comptes. Quelquefois il faisait appel à Thomas de Revel, le Prieur, qui venait l'éclairer de ses savantes lumières.

Quant à Thibault, c'était une autre affaire. Il avait tenu la promesse faite à son frère. Avec Aymard, il avait réussi à organiser et entraîner une petite troupe de jeunes paysans, devenus pour ainsi dire soldats à temps partiel, sous la bannière de La Périère. À temps partiel, car lorsque le travail des champs le demandait, ces soldats

retournaient à la terre.

Pourtant, Thibault les avait nantis d'épées solides et de piques courtes à lame large. Un nouveau maître d'armes, venu de Mende, était resté une année à La Périère. Il avait entraîné, conseillé les jeunes seigneurs et Aymard. On avait amélioré les murailles défensives, et même pourvu la petite troupe d'arbalètes. Mais Arnault, lorsque son frère ne pouvait l'entendre, prétendait en souriant que ces arbalètes n'étaient utiles qu'à bout portant !

Quatre années passèrent ainsi...

FIN DE L'EXTRAIT